

Claude Vandersleyen, *L'Égypte au temps de Moïse – L'invasion des étrangers nomades Keftiou, Hébreux, Philistins, etc. – L'Exode – Le retour en scène des pharaons égyptiens*. Paris, L'Harmattan, 2016. 1 vol. in-8°, 188 pp., 2 cartes. Prix : €19,50.

En 2011, dans les *Acta Orientalia Belgica XXIV* dédiés à la mémoire de Jean-Marie Kruchten, Claude Vandersleyen avait fait paraître un article intitulé « Topographie et géographie dans les sources égyptiennes pharaoniques. Ce que je crois mais que je n'aurai plus le temps de montrer ou de démontrer, par exemple que les Keftiou ne viennent pas de Crète mais d'Asie » (pp. 17-24). L'auteur se trompait. Le temps lui a été donné de s'attaquer à la démonstration d'une thèse qui lui est chère et dont il avait au demeurant déjà donné de substantiels aperçus : l'origine asiatique des Keftiou. Cette fois, il la développe dans un livre destiné à un large public, sans doute parce que l'enjeu de cette question liée à celle de l'Exode lui paraît important. Allant avec courage à contre-courant de la doxa égyptologique et bibliste communément reçue, Vandersleyen associe en effet sa réflexion sur les Keftiou à deux autres idées qu'il défend depuis longtemps : l'historicité globale du récit biblique de l'Exode et la datation sous le règne d'Amosis des événements qu'il rapporte, par conséquent leur concomitance avec l'expulsion des Hyksôs hors d'Égypte par ce roi. Refusant de placer l'Exode vers la fin du règne de Ramsès II, à l'inverse de l'immense majorité de ceux qui croient à son ancrage plus ou moins fort dans la réalité historique, l'auteur fait plutôt confiance à Manéthon, qui, au 3^e s. av. J.-C., désigna Amosis comme le pharaon ayant chassé les Israélites de son royaume en même temps que les « Pasteurs » (en fait, c'est Flavius Josèphe qui, commentant Manéthon, lui prête l'identification des Israélites aux Hébreux, que n'affirmait sans doute pas l'historien égyptien : cf. A.J. Droge, « Josephus Between Greeks and Barbarians », dans L.H. Feldman et J.R. Levison (eds), *Josephus' Contra Apionem : Studies in its Character and Context*, Leiden, 1996, pp. 135-136, et F. Servajean, *Mérenptah et la fin de la XIX^e dynastie*, Paris, 2014, pp. 153-167.

En fait, pour C.V., les « Pasteurs » chassés d'Égypte devaient réunir des groupes humains divers, parmi lesquels les Hébreux ; le texte biblique indique lui-même qu'« une foule mêlée » accompagna ceux-ci lors de leur sortie d'Égypte (Ex 12, 38). L'un de ces groupes serait les Keftiou (peut-être très proches des Hébreux, sinon les Hébreux eux-mêmes), que la documentation égyptienne situe depuis la XVIII^e dynastie dans les « îles au milieu de ouadj our », c.-à-d. non pas la « mer », mais le Delta du Nil, autre thèse que soutient C.V. depuis de nombreuses années. Les Keftiou ne seraient donc pas des Crétois, comme on le pense généralement, mais des nomades asiatiques installés dans les gézirah-s (« îles ») du Delta en même temps que les Hyksôs, à la fin du Moyen Empire, après avoir pérégriné au Proche-Orient (au 18^e siècle av. J.-C., des gens et des objets de Kaptar[a] sont mentionnés dans les archives de Mari, alors sous l'autorité du roi Zimri-Lim). Leur histoire, explique C.V., est on ne peut plus parallèle à celle des Hébreux du récit biblique, d'Abraham à Joseph. Après que les « Hyksôs » eurent été chassés d'Égypte, certains petits groupes Keftiou seraient restés à la lisière du Delta ou dans l'espace levantin contrôlé par l'Égypte, avant d'être définitivement mis hors d'état de nuire par les campagnes que Touthmosis III relate dans ses fameuses Annales. Ce sont ces Keftiou que l'on voit représentés soumis dans des tombes thébaines de dignitaires ayant vécu sous ce grand roi. Après Touthmosis III, ils disparaissent quasiment de la documentation ou ne subsistent qu'à l'état de souvenir, notamment dans des listes géographiques. Sans doute se sont-ils fondus parmi les autres nations du Levant, comme la plupart des peuples prétendus « de la mer » (en fait du Delta, ouadj our) repoussés d'Égypte par Mérenptah et par Ramsès III, parmi lesquels les Philistins, dont le prophète Jérémie savait encore qu'ils étaient « le reste de l'île de Caphtor » (Jr 47, 4), nom qu'on identifie avec vraisemblance à Kaptara/Keftiou. En Deutéronome 2, 23, Moïse évoque les « Avvites qui habitaient des camps jusqu'à Gaza » et que « les Caphtorim, venus de Caphtor, exterminèrent » pour s'établir à leur place. Ce texte se comprend très bien si ces Caphtorim sont des Keftiou

chassés du Delta : la région de Gaza est évidemment la première qu'ils auront rencontrée hors d'Égypte. Ce sont ces mêmes Keftiou qui, vraisemblablement, seront une des cibles des campagnes asiatiques de Touthmosis III. Point n'est besoin de les identifier aux Philistins (même si les deux groupes sont très proches) et encore moins à des Crétois. Enfin, C.V. estime que l'identité asiatique des Keftiou est prouvée par le décret bilingue de Canope promulgué par Ptolémée III en 218 av. J.-C., où le $t\bar{w}n\ Kftj$ du texte égyptien correspond à la Phénicie du texte grec (mais Duhoux cf. l'ouvrage cité ci-après, pp. 107-111, juge ce texte erratique et inexploitable).

Ce tourbillon d'hypothèses va évidemment à l'encontre de tous ceux qui pensent que les Keftiou sont des Crétois, que le récit de l'Exode n'a pratiquement aucune assise historique, que l'émergence du peuple d'Israël dans les hautes terres de Samarie puis de Judée n'est pas antérieure à environ 1200 avant notre ère, c'est-à-dire au passage du Bronze Récent au Fer 1 (cf. le livre fameux d'I. Finkelstein et N.A. Silberman *The Bible unearthed : archaeology's new vision of ancient Israel and the origin of its sacred texts*, New York, 2001), et qu'on ne peut résolument pas croire ce que dit Manéthon, dont les propos sur les Juifs et les Hyksôs participent d'un antijudaïsme qui gagnait en puissance à l'époque hellénistique. Ceux-là achèveront de se crisper et d'écarter dédaigneusement l'ouvrage de C.V. lorsqu'ils s'aviseront en outre qu'il lie les phénomènes perturbants évoqués dans le récit de l'Exode (les « Dix Plaies » d'Égypte) à l'éruption du Santorin, y compris le « miracle de la mer », qui serait l'effet d'un tsunami consécutif au cataclysme. Concordisme d'un autre âge, dira-t-on sans autre forme de procès.

Pourtant, si l'on veut bien la lire sans a priori, la thèse de C.V. se distingue par une grande cohérence. L'identification des Keftiou aux Crétois n'a longtemps reposé que sur l'interprétation de la tombe de Rekhmirê, où ils sont figurés avec des vêtements et des objets assez clairement minoens. Mais dans d'autres tombes, ils paraissent plutôt asiatiques. Ce n'est que la plus grande exactitude présumée des représentations de la tombe de Rekhmirê qui a poussé Jean Vercoutter dans une étude qui a fait autorité (*L'Égypte et le monde égéen préhellénique. Étude critique des sources égyptiennes* [BdÉ 22], Le Caire, 1956), à conclure, un peu en désespoir de cause, que les Keftiou étaient des Crétois. John Strange, reprenant le dossier en 1980 (*Caphtor/Keftiu. A New Investigation* [Acta Theologica Danica 14], Leyde), estime au contraire que le pays des Keftiou ne peut pas du tout être la Crète mais une autre « île au milieu de la mer », à savoir Chypre. Yves Duhoux, *Des Minoens en Égypte ? « Keftiou » et « les îles au milieu du Grand Vert »* (PIOL 52), Louvain-la-Neuve, 2003, que C.V. ne cite curieusement pas (sans doute parce qu'une bonne partie de ce livre s'emploie à contester la thèse vandersleyenienne selon laquelle ouadj our ne serait jamais la mer), convient que les îles au milieu de ouadj our sont incontestablement des gézirah-s du Delta et non des îles maritimes. Sur ce point, il s'accorde entièrement à C.V. Mais il maintient l'identification des Keftiou aux Crétois à cause des représentations de la tombe de Rekhmirê et des inscriptions de la base d'une statue d'Amenhotep III trouvée en 1963 dans le temple funéraire de ce roi à Kom el-Heitan, où le nom Keftiou semble être l'intitulé d'une liste de toponymes crétois (interprétation dont la pertinence est jugée nulle par C.V., pp. 116-120, mais dont la discussion nécessiterait un trop long développement dans le cadre de ce compte rendu). Pour Duhoux, ces Keftiou étaient donc bel et bien des Minoens implantés dans le Delta, hypothèse corroborée par les fresques de type minoen retrouvées par Manfred Bietak à Avaris.

Il y a un document très fort en faveur de l'origine asiatique des Keftiou, que C.V. mentionne à peine, que Duhoux ignore, mais qui me paraît pourtant absolument déterminant. Il s'agit de la Tablette Londres BMEA 5647, datant de Touthmosis III au plus tard, exercice d'écriture consistant à « faire des noms keftiou ». Michael C. Astour a montré (« Second Millenium B.C. Cypriot and Cretan Onomastica Reconsidered », dans *JAOS*, 84/3 [1964], pp. 240-254, spéc. pp. 248 sv.) que les 14 noms « keftiou » copiés sur ce document sont indiscutablement des toponymes ou des anthroponymes hourrites et sémitiques, donc asiatiques. Astour, tenant compte sans état d'âme de l'étude de Vercoutter, en tire la conclusion d'une présence

importante de « Syriens » en Crète (le pays « kef- tiou ») et dans les îles de la Méditerranée orientale vers le mitan du deuxième millénaire av. J.-C. N'eût-il pas été plus logique de conclure à l'identité asiatique (hourrito-sémite) des Keftiou ?

Se fier à Manéthon pour faire de l'Exode des Hébreux et de l'expulsion des Hyksôs un même événement n'est pas en soi irrecevable. L'évident antijudaïsme de Manéthon (ou plutôt de ses abrégiateurs) n'empêche pas que le récit qu'il colporte se réfère à un souvenir historique réel, le fait que les Israélites étaient du nombre de ceux qu'Amosis avait réussi à chasser d'Égypte après de trop longues années d'occupation traumatisante. Non moins traumatisants furent d'ailleurs les retentissements de l'expulsion des

« Hyksôs » hors d'Égypte dans la mémoire des peuples du Levant : D.B. redford (Egypt, Canaan, and Israel in Ancient Times, Princeton, 1993, pp. 412-413) en relève une illustration dans la légende de l'origine partiellement égyptienne des rois de Phénicie, qui auraient été des descendants du « pharaon » Epaphos (fils d'Io, la célèbre amante de Zeus) – son nom est évidemment celui du roi hyksôs Apophis – chassés de la Vallée du Nil. À l'époque gréco-romaine, à peu près tout le monde en Orient semble avoir su ou cru que l'Exode, la fuite des rois Pasteurs, l'implantation des Hébreux en Palestine, tout cela était lié. Plutarque transporte cette histoire dans le domaine du mythe : meurtrier d'Osiris, son frère Seth – dont on considérait, depuis l'époque ramesside, qu'il était le seul dieu vénéré par les Hyksôs – aurait fui l'Égypte pour échapper à la colère d'Isis. Au terme de sept jours d'errance, il aurait abouti en Palestine et y aurait engendré deux fils appelés Jérusalem et Judée (De Iside et Osiride, 31, 363 C-D). Ces traditions sont-elles issues d'un « roman de Moïse » largement fictif, comme le pensent la majorité des chercheurs, ou transmettent-elles de réels souvenirs historiques ? Rien ne permet de trancher sans appel. En la matière, les positions minimalistes sont souvent empreintes du dogmatisme qu'elles reprochent aux visions plus « traditionnelles » ou « conservatrices » faisant plus ou moins confiance aux auteurs anciens.

Après tout, si les travaux de Finkelstein montrent que la sédentarisation en Palestine centrale de ceux qui semblent bien être les proto-Israélites peut être datée de vers 1200 av. J.-C., ils ne sont pas à même de préciser depuis quand ces populations nomadisaient dans la région ni d'où elles venaient originellement (cf. le compte rendu de Finkelstein- Silberman par J.-M. van CanGh, dans la Nouvelle Revue Théologique 126/3 [2004], pp. 446-457). On arguera que les lettres d'Amarna, postérieures à l'Exode si l'on accepte l'hypothèse de C.V., ne disent mot des Israélites. Mais pourquoi ne pas les reconnaître, comme on l'a parfois fait, dans les fameux 'Apirou – leur nom ressemble tout de même furieusement à celui des Hébreux –, dont les agissements inquiètent tant le pauvre roi de Jérusalem Abdi-Héba ? La Bible ne nous rapporte-t-elle pas que finalement les Hébreux, sous la conduite de David, s'empareront de la cité quelque trois siècles plus tard. Certes, on a pu montrer que les 'Apirou ne désignent pas une ethnie, un peuple, mais des groupes instables et déracinés, servant parfois de mercenaires aux princes les plus offrants des cités-États cananéennes. Que les proto-Israélites aient été identifiés comme des 'Apirou est une hypothèse qui me paraît pouvoir encore être défendue, quoi que d'aucuns assèment (cf. N. na'aman, « Habiru and Hebrews, the transfer of a social term to the literary sphere », dans JNES 45 [1986], pp. 271-288). On a déjà relevé que, dans la grande majorité des passages où le terme « Hébreux » est utilisé dans la Bible pour désigner les Israélites, il l'est dans un contexte où ils sont en butte à l'hostilité des Égyptiens ou des Philistins. Tous les 'Apirou ne sont certes pas des Israélites, mais ceux-ci ont peut-être bien été désignés comme des 'Apirou par les Égyptiens et leurs vassaux après avoir été chassés de la Vallée du Nil. Hypothèse qui s'accorderait à la datation de l'Exode sous Amosis défendue par C.V.

Un élément à verser au dossier est sans doute la mention des nomades Shosou qui, organisés en treize tribus au début du Nouvel Empire, sont associés dans les inscriptions des temples d'Amarah ouest et de Soleb aux toponymes Séir, Laban et... Jhw□ (c'est-à-dire sans doute le

futur tétragramme sacré Yhw[h], qui, avant d'être le nom d'un dieu – dont la Bible dit qu'il vient de Séir, la région au nord du golfe d'Aqaba (Jg 5, 4-5) – a pu être celui d'un lieu : cf. Jean Leclant, «Le “tétragramme” à l'époque d'Aménophis III», dans M. Mori [éd.], *Near Eastern Studies Dedicated to H.I.H. Prince Takahito Mikasa on the Occasion of His Seventy-Fifth Birthday* [= *Bulletin of the Middle Eastern Culture in Japan*, V], Wiesbaden, 1991, pp. 215-219). Or Thierry Bardinet «La contrée de Ouân et son dieu», dans *ENiM* 3 (2010), pp. 53-66, a attiré l'attention sur la mention dans le papyrus médical Louvre E. 32847 d'un « dieu étranger » vénéré par ces nomades Shosou sur une montagne sacrée, le mont « Laban », dans la contrée de Ouân, située vraisemblablement en Édom. Vandersleyen n'aborde pas la question, mais sa thèse pourrait suggérer de voir dans ces Shosou des proto-Israélites adoreurs de Yhwh, chassés d'Égypte avec les Hyksôs, les Keftiou et d'autres groupes par Amosis, et qui deviendraient quelques siècles plus tard des 'Apirou (« Hébreux » ?).

Quant à lier l'éruption du Santorin à ces événements, cela ne relève pas de l'affabulation, contrairement à ce que d'aucuns pourraient hâtivement croire. Une étude très convaincante de Robert K. Ritner et de Nadine Moeller («The Ahmose “Tempest Stela”, Thera and Comparative Chronology», dans *JNES*, 73/1 [2014], pp. 1-19) confirme que la fameuse « tempête » décrite dans la stèle d'Amosis étudiée par C.V. en 1967 (RdÉ 19) doit plus que probablement être une perturbation climatique liée à l'éruption du volcan égéen (idée défendue par Ritner dès 1996, dans la foulée d'un travail d'Ellen Davis publié en 1990) ; éruption que les géologues datent maintenant avec précision du dernier quart du 17^e siècle av. J.-C., ce qui invite, selon Ritner et Moeller, à revoir la chronologie du début de la 18^e dynastie et à situer le règne d'Amosis à cette époque (mais la datation du cataclysme à laquelle se réfère N. Moeller sur base d'une étude au carbone 14 effectuée sur des branches d'olivier retrouvées dans les cendres de l'éruption vient d'être sérieusement mise en cause par P. Cherubini et al., «Olive Tree-Ring Problematic Dating : A Comparative Analysis on Santorini (Greece)», dans *PLoS ONE*, 8 [2013], <http://dx.doi.org/10.1371/journal.pone.0054730>). Comme le signalent très justement Ritner et Moeller, il serait tout à fait étonnant qu'aucun document ancien ne fasse allusion à l'éruption du Santorin, dont l'ampleur a dû marquer les contemporains et avoir des conséquences dramatiques pour nombre de populations de Méditerranée orientale. Il n'est pas sot d'interpréter la « Stèle de la tempête » à la lumière de cette catastrophe, qui doit d'ailleurs aussi être évoquée par une note du verso du Papyrus Mathématique Rhind où « un grondement de Seth » et la « pluie d'Isis » (pluies torrentielles ?) sont signalés en même temps qu'une offensive militaire, sans doute d'Amosis en l'an 11 du dernier roi hyksôs, Khamoudi.

Qu'on ne s'y trompe pas. Ce compte rendu n'est pas un plaidoyer en faveur des thèses défendues par C.V. Personnellement, je suis de ceux qui pensent que l'assise historique du récit biblique de l'Exode est très faible, sinon nulle. Considérer la Bible comme une source permettant de reconstituer un passé lointain me paraît hasardeux. L'utilisation de Manéthon me semble aussi poser des problèmes insurmontables, en raison de l'extrême confusion des extraits qui nous en sont parvenus. On comprendra que si sur le dossier des Keftiou je serais enclin à me rallier aux arguments de C.V., je suis beaucoup moins convaincu par son approche historisante de l'Exode associé à l'expulsion des Hyksôs. Mais, en même temps, je reconnais que ce petit livre est solidement charpenté, ce qui empêche qu'on le prenne à la légère ou qu'on n'y voie qu'une provocation. Aller à l'encontre des opinions majoritaires est toujours légitime, dès le moment où l'argumentation s'appuie sur une interprétation rationnelle et cohérente de la documentation. L'ouvrage de C.V. s'accorde parfaitement à ce double critère ; qu'il s'appuie sur la Bible ne doit pas être un motif pour le reléguer au rayon des élucubrations concordistes. Ajoutons pour finir que l'auteur offre à celui qui veut bien le lire le moyen de réexaminer le dossier en donnant, pp. 131-142, la liste des documents égyptiens, cunéiformes et bibliques mentionnant les Keftiou, Kaptar(a) et Caphtor.

